



Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

7 | 1995

Saussure aujourd'hui

Un intercesseur après-coup entre Saussure et Freud : Lacan.

Michel Arrivé



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/1235>

DOI : 10.4000/linx.1235

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 1995

Pagination : 425-430

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Michel Arrivé, « Un intercesseur après-coup entre Saussure et Freud : Lacan. », *Linx* [En ligne], 7 | 1995, mis en ligne le 24 juillet 2012, consulté le 05 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/1235> ; DOI : 10.4000/linx.1235

Ce document a été généré automatiquement le 5 mai 2019.

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

Un intercesseur après-coup entre Saussure et Freud : Lacan.

Michel Arrivé

- 1 Le sujet annoncé pour mon intervention semble limité. Il l'est en réalité fort peu. Au-delà des relations théoriques entre les trois textes cités, c'est en réalité l'ensemble des rapports entre linguistique et psychanalyse, et, par là, entre langage et inconscient qui, de proche en proche, pourrait se trouver attiré par l'aimant des trois noms.
- 2 Pour éviter de consacrer la totalité de ce qui subsiste de la Décade à s'enliser dans ces problèmes, il convient d'abord de démagnétiser autant que possible le sujet, ou tout au moins d'en limiter sévèrement le champ d'attraction. Je me contenterai donc d'évoquer les problèmes sous les trois aspects suivants :
 1. Le silence réciproque observé par Freud sur Saussure, par Saussure sur Freud.
 2. Une brève mise au point sur la place de la linguistique dans la réflexion de Freud et sur la place de l'inconscient dans la réflexion de Saussure.
 3. Quelques indications sur la relation établie par Lacan entre un concept saussurien (un seul) et un concept freudien (un seul).

Premier problème

- 3 Freud (né en 1856) et Saussure (né en 1857) sont rigoureusement contemporains. Rien de matériel ne s'opposerait à ce qu'ils se soient connus, ou à tout le moins réciproquement lus. La longévité différente des deux hommes contraint cependant à établir une distinction entre leurs deux cas.
- 4 En 1912, dernière année d'activité intellectuelle intense de Saussure (mort le 22 février 1913), Freud n'était plus un inconnu. Rien de lui, sauf erreur, n'était encore traduit en français (je passe sous silence les quelques articles écrits directement par lui en français). Mais Saussure était germanophone. En outre, il connaissait Théodore Flournoy, son collègue à l'Université de Genève, qui, dès le début du siècle, lisait les *Études sur l'hystérie*.

En dépit de ces contacts possibles, je n'ai repéré, dans ce que j'ai lu de Saussure, aucune mention du nom de Freud. Dans ce que j'ai lu sur Saussure, je n'ai trouvé aucune allusion à une telle mention.

- 5 Freud, mort en 1939, a survécu 26 ans à Saussure. Le *Cours de linguistique générale*, publié en 1916 a été réédité dès 1922, puis en 1931. C'est aussi en 1931 qu'en paraît la première traduction allemande. Pendant la période 1916-1939, la notoriété internationale de Saussure ne fait que croître. Et pourtant le nom de Saussure n'apparaît dans aucun des textes de Freud que j'ai lus. Et rien de ce que j'ai lu sur Freud ne fait allusion à une telle mention.
- 6 Pourtant, le nom d'un Saussure apparaît bien dans les œuvres de Freud. Ce n'est pas Ferdinand, mais son fils Raymond. Freud a écrit la Préface de son ouvrage *La méthode psychanalytique*¹, publié en 1922. Dans cette préface — à vrai dire assez modérément enthousiaste — Freud signale que « le Dr de Saussure [...] a aussi fait le sacrifice [on admirera le mot !] de se soumettre plusieurs mois durant à une analyse auprès de moi » (p. 159). Cette analyse date de l'année 1920. Dès 1916, Raymond de Saussure — contrairement à ce que la légende rapporte — connaissait bien le *Cours* : la lettre qu'il écrit le 15 juin² à Charles Bally fait la preuve d'une connaissance approfondie de l'ouvrage, et va jusqu'à suggérer — pour la première fois dans l'histoire — une rencontre entre les recherches de la linguistique saussurienne et celle de la psychanalyse : partant des phénomènes d'étymologie populaire étudiés dans le *Cours*, il fait cette remarque :

« Monsieur Sig. Freud dans « Psychopathologie des Alltagslebens » donne quelques cas de lapsus qu'il essaie d'expliquer psychologiquement. Il me semble qu'il y aurait là un domaine nouveau d'investigation pour la linguistique » (p. 159).
- 7 Qu'on se rassure : je me garderai de spéculer sur les raisons de cette méconnaissance réciproque de Saussure et de Freud. Je me garderai encore plus de m'interroger sur ce que Raymond pouvait dire de son père ... quand Freud l'autorisait à parler : car « il [Freud] parlait trop », se plaint le pauvre Raymond quand il évoque son analyse³. Je me contenterai de la remarque qui s'impose : la chronologie brute invite à considérer la méconnaissance réciproque comme beaucoup plus étonnante de la part de Freud que de celle de Saussure.

Deuxième problème

- 8 Là encore, il faut noter la dyssymétrie qui s'institue entre Saussure et Freud. Le second, s'il a tout au plus entendu citer le nom d'un professeur genevois de linguistique, avait cependant accès à la *Schprachwissenschaft* telle qu'elle pouvait s'offrir à un médecin cultivé du XIX^e siècle finissant et du début du XX^e siècle. Le premier a pu n'entendre parler que fugitivement de la psychanalyse et de son fondateur. Mais l'inconscient, même au sens freudien, n'est pas la propriété de Freud. Il n'est pas interdit de se poser la question de ce qui, de l'inconscient, apparaît dans la réflexion de Saussure.
- 9 Pour Freud, il suffira ici de renvoyer à un texte souvent occulté : le long article intitulé « Das Interesse an der Psychoanalyse »⁴. Il s'agit, dans ce texte publié en 1913 dans la revue italienne *Scientia*, d'indiquer au public cultivé de l'époque l'intérêt que pourraient et même que devraient prendre à la psychanalyse les spécialistes des autres sciences humaines. Le chapitre sur la *Sprachwissenschaft* est le premier et le plus long de ceux que Freud consacre aux « sciences non psychologiques ». On y trouve les préoccupations

constantes de Freud en matière de science du langage : le problème de l'écriture (explicitement intégrée aux faits de langage) et la question de l'origine du langage, alléguée successivement à travers Carl Abel (c'est ici l'illustre problème des « Sens opposés des mots primitifs ») et Hans Sperber (l'origine sexuelle du langage). L'ensemble de l'article peut être lu comme mettant en place les linéaments d'une confrontation entre structure de l'inconscient et structure du langage.

- 10 D'une façon générale, les phénomènes langagiers sont allégués, de quelque façon, à chaque page dans l'œuvre de Freud, même si le mode d'approche n'est celui de la linguistique qu'en certains points. Freud fait feu de tout bois : la rhétorique, la grammaire, la sémantique, l'analyse rythmique, etc. L'exemple le plus pertinent de cette boulimie langagière est à coup sûr l'ouvrage sur le Witz.
- 11 Qu'est-ce, pour Saussure, que l'inconscient ? Les mentions de l'adjectif *inconscient* et de l'adverbe *inconsciemment* sont nombreuses dans le CLG. Presque toujours, il s'agit visiblement de l'« inconscient descriptif », qui vise les contenus non présents dans le champ actuel de la conscience. Cependant un passage au moins semble faire allusion à un inconscient — le dirai-je topique ? — « radical ». Pour poser le problème de « la valeur linguistique considérée dans son aspect matériel », Saussure remarque que « c'est précisément parce que les termes *a* et *b* sont radicalement incapables d'arriver, comme tels, jusqu'aux régions de la conscience — laquelle n'aperçoit perpétuellement que la différence *a:b*, — que chacun de ces termes reste libre de se modifier selon des lois étrangères à leur fonction significative » (p. 163). Passage singulier dans le CLG : il n'est représenté que dans les Sources manuscrites de Saussure lui-même (précisément la Note relative à Whitney) et semble n'avoir donné lieu à aucune mention dans le Cours tel qu'il a été prononcé devant les étudiants. Aucun d'entre eux en tout cas (voir l'édition critique de Rudolf Engler, p. 266) n'a conservé de notes correspondant à ce passage. Là encore je m'interdirai de spéculer sur ce silence. Mais je remarquerai que ce qui est posé là comme lieu des unités du signifiant — car c'est d'elles, explicitement, qu'il est question — c'est l'inconscient : il n'est pas dénommé pas comme tel, mais on conviendra sans doute qu'il est suffisamment désigné par la lettre même du texte, ici exactement conforme à ce qu'a écrit Saussure.
- 12 Je ne ferai enfin que rappeler la problématique de l'inconscient dans la recherche sur les Anagrammes. On sait à quel point Saussure est constamment soucieux de trouver à la pratique anagrammatique une intention consciente et délibérée. Au point d'arrêter sa recherche quand il croit comprendre — dans le silence de Giovanni Pascoli — que l'anagramme est peut-être la production d'une instance qui échappe à l'intentionnalité consciente. Peut-on imaginer reconnaissance plus spectaculaire, quoique (ou parce que ?) négative de l'inconscient ?
- 13 En somme, en dépit de la méconnaissance réciproque à laquelle ils se sont tenus de leur vivant, Freud et Saussure, chacun à sa façon, marquent non seulement la possibilité mais encore la nécessité d'une rencontre entre linguistique et psychanalyse.

Troisième problème

- 14 On l'a compris : c'est le destin, chez Lacan, du concept saussurien de signifiant qui nous intéressera. Lui seul, et sous l'un seulement de ses aspects : le chemin qu'il permet de tracer, par l'intercession après-coup de Lacan, entre Saussure et Freud.

- 15 Il faut bien l'avouer : le lecteur de Saussure qui découvre la conceptualisation lacanienne du signifiant risque à bon droit d'être d'abord étonné : plusieurs linguistes l'ont été. L'« algorithme », par lequel Lacan traduit le schéma saussurien, semble bien le trahir : signifiant et signifié y sont inversés (sens dessus-dessous, littéralement) et, surtout, hiérarchisés. Le signifiant exerce la « primauté » sur le signifié. En outre, la barre qui, chez Saussure, marque (paradoxalement ?) l'« union intime » du signifié et du signifiant, est, par Lacan, lue, ou plutôt vue, comme un obstacle à franchir. D'où, inévitablement, la possibilité de ce franchissement, et du passage du signifiant dans le signifié. Ajoutez encore que le signifié — assimilé à la « chaîne de l'énoncé » — glisse sous le signifiant qui — lui-même assimilé à la « chaîne de l'énonciation » — glisse de son côté, mais nécessairement en sens inverse, au-dessus du signifié. On croit alors être aux antipodes de la pensée saussurienne. On s'interroge avec un début d'angoisse sur le sens conféré à *énoncé* et *énonciation*. Et on se sent saisi par un soupçon : n'y aurait-il pas de la part de Lacan quelque provocation à rappeler continuellement l'étymologie saussurienne de « son » signifiant ?
- 16 Est-on vraiment aux antipodes de Saussure ? Pour formuler une appréciation exacte, il faut tenir compte de la seconde étymologie du signifiant lacanien : l'étymologie freudienne. Lacan la donne comme évidente :
- « Dès l'origine on a méconnu le rôle constituant du signifiant dans le statut que Freud fixait à l'inconscient d'emblée et sous les modes formels les plus précis » (Ecrits, p. 512).
- 17 Il s'agit là d'une constante du discours de Lacan relatif à Freud. A plusieurs reprises (dans « Radiophonie », dans *Encore*, etc), on le voit même, sans sourire apparent, avancer que Freud est le véritable initiateur du concept de signifiant, et qu'il a frayé la voie à ...Saussure ! Pour comprendre la véritable portée de ces textes, il faut repérer que Lacan assimile purement et simplement l'objet qu'il appelle *signifiant* à un concept freudien parfaitement identifié : la *Vorstellungsrepräsentanz*, alternativement traduite par *représentant-représentation* (dans le *Vocabulaire de la psychanalyse* de Laplanche et Pontalis) et par *représentance de la représentation* (dans le tome XIII des *Œuvres complètes*). C'est ce *représentant* qui est donné, dans les textes de la *Métapsychologie*, comme l'objet du refoulement. Une fois posée l'équivalence entre *signifiant* et *représentant*, on s'aperçoit que « c'est le signifiant qui est refoulé » (Ecrits, p. 714). Dès lors s'expliquent sans difficulté les boutades de Lacan sur Freud précurseur de Saussure. Et commencent aussi à s'expliquer les discordances observées entre signifiant saussurien et signifiant lacanien : elles accompagnent nécessairement le déplacement du signifiant du champ du langage à celui de l'inconscient. Reste — et c'est en cela que les deux signifiants méritent de porter le même nom — que les deux champs sont structurés de la même façon : articulés, divisés par des coupures qui ne viennent de nulle part, sinon de la chaîne même des signifiants. D'où la possibilité, finalement, de définir « l'inconscient à partir de Freud [comme] une chaîne de signifiants qui quelque part (« sur une autre scène », écrit-il) se répète et insiste pour interférer dans les coupures que lui offre le discours effectif et la cogitation qu'il informe » (Ecrits, p. 799).

Note terminale

- 18 J'ai pleinement conscience, au moment de conclure cette intervention, d'avoir sans doute trop radicalement démagnétisé le sujet. C'était cependant indispensable. Il reste que le

nœud formé après-coup par Lacan entre le *signifiant* saussurien et la *Vorstellungsrepräsentanz* freudienne a désormais le statut d'un nœud gordien : il est impossible de le défaire, à moins de couper tout lien entre les deux appareils théoriques. Il resterait naturellement à poser la question des autres nœuds qui, sans doute, s'établissent entre les deux textes, avec — ou sans — l'intercession de Lacan. Ce serait la visée non d'une brève intervention, mais d'un très gros livre...

NOTES

1. Œuvres complètes, tome XVI, p. 159-160.
2. Publiée dans Le bloc-notes de la psychanalyse, 5, 1985, p. 147-149.
3. E. Roudinesco rapporte ses plaintes, formulées bien plus tard, en 1957, dans La bataille de cent ans. Histoire de la psychanalyse en France, volume I, 1982, p. 366.
4. Il a été publié pour la première fois en français sous forme de livre par Paul-Laurent Assoun (Paris, Retz-CEPL, 1980), puis repris dans Résultats, idées, problèmes, I, PUF, 1984, p. 187-213 ; la traduction, commune aux deux éditions, est assez médiocre, à commencer par le titre, qui inverse la direction de l'intérêt, et devrait plutôt être traduit par « L'intérêt pour la psychanalyse », ou, moins littéralement, « S'intéresser à la psychanalyse ».